

On ne sait plus manger

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 18

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198729>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger-Vie, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Toujours la question des domestiques.

Nous trouvons dans un rapport de la Chambre genevoise du travail pour l'année 1900 une page intéressante sur la question des domestiques. Les lectrices du *Conteur* nous sauront gré, sans doute, de la reproduire ici.

« Les domestiques des deux sexes logeant chez les maîtres deviennent de plus en plus rares, dit ce rapport. Cette constatation est surtout frappante en ce qui concerne les femmes. Il a été demandé pendant l'année qui nous occupe 1021 domestiques pour tout faire, pour maisons bourgeoises, et il ne s'est présenté, pour solliciter ces places, que 493 domestiques, soit une différence de 528 places ou 51,68 %. Les cafés, pensions, etc., ont demandé 440 filles contre 69 qui se sont présentées pour ces mêmes places. Le reste est à l'avenant.

» La domestique se fait de plus en plus rare. La principale raison, au dire des intéressées elles-mêmes, est que les domestiques sont, jour et nuit et du commencement à la fin de l'année, aux ordres continus de leurs maîtres. Dans la plupart des places, les domestiques ne peuvent jamais dire que leur journée finit à telle ou telle heure. Elles ne peuvent pas compter non plus avec certitude sur leur dimanche après-midi de sortie (tous les quinze jours le plus souvent). En un mot, elles ne s'appartiennent presque jamais et sont obligées de supporter en tout temps les caprices de leurs maîtres. »

Ces constatations que fait à Genève la Chambre genevoise du travail, on peut les faire aussi dans le canton de Vaud. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les pages d'annonces des gazettes: les demandes de domestiques y sont bien plus nombreuses que les offres, et l'écart entre les unes et les autres grandit d'année en année. Ce ne sont pas les familles riches qui éprouvent de la difficulté à trouver des servantes, mais bien les ménages bourgeois, aux ressources restreintes. Qu'importe aux premières de donner des gages de 50 francs, de 60 francs et plus par mois! Mais les petits ménages ne peuvent s'accorder pareille dépense; 20 ou 30 francs par mois leur est déjà une lourde charge. Et de plus en plus rares sont les domestiques qui consentent à s'engager à ces prix-là, jadis considérés comme fort élevés. Autre anicroche, les personnes qui vous font la faveur d'accepter ce salaire modique sont souvent de piètres auxiliaires et se gardent bien d'imiter cette brave servante de Lausanne, morte il y a huit jours, qui était demeurée 69 ans au service des mêmes maîtres.

« Je ne sais ce qu'ont les jeunes filles d'aujourd'hui, me disait hier une vieille maîtresse de maison, elles ne veulent plus aller en place ou si elles se font domestiques, c'est sans s'attacher à leurs maîtres; elles les quittent sans regret dès qu'elles pensent gagner ailleurs deux ou trois francs de plus par mois. »

— Vous conviendrez pourtant, madame, observai-je timidement, que c'est bien leur droit.

— Leur droit! de mon temps, monsieur, on

ne parlait pas si souvent de droits, on faisait bravement son devoir et on ne s'en portait pas plus mal! Leur droit! vous allez me soutenir sans doute qu'elles ont aussi le droit d'être exigeantes, impertinentes, infidèles. Leur droit!

— Permettez, madame, que je...

Ma vénérable interlocutrice ne me laissa pas achever. Elle suffoquait. Je pris congé d'elle sans pouvoir lui dire mon sentiment sur cette question des domestiques.

J'aurais voulu lui demander si elle ne pensait pas que la domestique est traitée dans bien des maisons un peu comme une esclave; mais la bonne dame m'eût arraché les yeux et se fût évanouie ensuite.

Le rapport de la Chambre genevoise du travail dit assez vrai: les domestiques ne s'appartiennent presque jamais et sont obligées de supporter en tout temps les caprices de leurs maîtres. Et c'est là incontestablement ce qui leur fait prendre leur condition en horreur et ce qui en éloigne les jeunes personnes d'un caractère quelque peu indépendant. Si, autrefois, les servantes supportaient leur existence avec plus de résignation et si elles ne rendaient pas leur tablier de service s'offrait l'occasion de gagner davantage, c'est peut-être qu'elles se figuraient que leur lot était d'être au service d'autrui jusqu'à la fin de leurs jours, et c'est qu'aussi les occasions de se placer comme ouvrière ou employée dans le commerce ou l'industrie étaient plus rares qu'actuellement.

Cette rareté des domestiques oblige beaucoup de familles à recourir aux services des femmes de ménage. La femme de ménage travaille à tant par journée ou par heure. Elle exige un salaire plus élevé que celui d'une domestique, mais elle offre cet avantage qu'on peut l'employer pour un temps aussi limité qu'on veut. De plus, comme elle ne couche pas chez les gens qui l'engagent, pas n'est besoin d'avoir une chambre de bonne.

La condition de femme de ménage est moins servile que celle de domestique. Elles disposent plus librement de leur personne et de leur temps et savent se faire respecter de leurs maîtres momentanés. Celles qui ont de l'expérience et de la tenue sont fort recherchées. Si à ces qualités s'ajoute la discrétion, on se les arrache. Mais — qu'elles ne nous en veulent pas trop de le dire — ces perles-là sont rares, comme toutes les perles. V. F.

On ne sait plus manger.

« On ne sait plus manger », disait l'autre jour un maître queux renommé à l'un des visiteurs de l'Exposition culinaire, ouverte actuellement à Paris.

» Oui, monsieur, ajoutait ce grand personnage — car ce n'est point une ordinaire fonction que de tenir la queue de la poêle — oui, monsieur, l'art culinaire traverse en ce moment une crise dont la cause est dans l'heure irrégulière des repas. On ne sait plus manger, on ne mange plus. Jadis, le dîner était un des

principaux événements de la vie... Dans les maisons bien tenues, les convives étaient priés d'arriver punctuellement, et le cuisinier se piquait d'honneur et ne leur servait rien qui ne fût irréprochable... Aujourd'hui, les dîners sont annoncés pour sept heures et demie; en réalité, ils commencent à huit heures, à huit heures et demie, à neuf heures moins un quart. Et, pendant ce temps, nous nous tournons les pouces auprès des fourneaux, les viandes se dessèchent, les sauces s'épaississent, les potages liés se coagulent. »

» Si encore, une fois la fourchette en main, on se comportait tranquillement! Mais non, on se dépêche, on avale!... On est pressé, et la dernière bouchée dans le bec, on part. Chose à peine croyable, dans la maison où je sers, les quinze plats du dîner sont expédiés en quarante minutes. Cela est désastreux pour l'hygiène et bien désagréable pour la domesticité. »

« Un peu pessimiste, ce chef, mais non dénué de sens commun », dit, en forme de conclusion, le chroniqueur des *Annales politiques et littéraires*, auquel nous empruntons les lignes qui précèdent.

Un peu pessimiste? Vous trouvez, monsieur le chroniqueur? Mais non, c'est bien cela. Autrefois, nos ancêtres passaient des journées à table; c'était trop. Nous, nous y restons trop peu; à peine prenons-nous le temps de nous asseoir. Les plaisirs du monde, le théâtre, les concerts, la vie publique, nos affaires nous absorbent au point de ne plus nous laisser le temps de manger.

Pourtant, il faut manger pour vivre, et, manger, ce n'est pas avaler à la hâte, à intervalles plus ou moins fixes, une certaine quantité de nourriture, comme on remet de l'huile dans une lampe, quand il en manque. D'autant, que l'on ne mange pas moins aujourd'hui que jadis. On mange plus vite, voilà tout. En cela, la rapidité n'est pas un progrès.

Elle est contraire à l'hygiène, contraire à la bienséance, cette concurrence que font aux repas les plaisirs du monde, la vie publique et les affaires; oui, les affaires elles-mêmes. Il faut savoir, à l'heure du dîner, poser la plume ou le marteau, quelle que soit l'œuvre commencée, et prendre le temps nécessaire à la satisfaction d'un besoin vieux comme le monde et devant lequel Succu lui-même, le célèbre jeûneur, a dû céder en fin de compte. Voyez donc les maçons; au premier coup de midi, ils abandonnent tout; et si le mortier est déjà sur la truelle, plutôt que de l'appliquer à la muraille, ils le relancent dans la caisse. Honneur à eux. Il y a temps pour tout; temps pour travailler, temps pour manger. En observant ce précepte, on se trouvera mieux et l'on verra moins de ces estomacs détraqués, partant moins de bobos et d'humeurs chagrines. Quand l'estomac ne va pas, rien ne va.

L'heure du repas est la seule de la journée qui groupe autour de la table commune tous les membres de la famille, que les occupations avaient disséminés. C'est l'étape où l'on se retrouve. Le plaisir de se revoir, d'échanger

sés impressions, ne justifierait-il pas à lui seul les quelques minutes de plus données au repas ? Mais, à table, trêve aux soucis, trêve aux discussions troublantes, aux discussions d'affaires ; de la bonne humeur, sinon de la gaieté ; rien que cela. Surtout, parents, ne choisissez pas, comme c'est le cas trop souvent, le moment des repas pour réprimander vos enfants et régler vos petits comptes avec eux ; vous leur feriez, ainsi qu'à vous-mêmes, beaucoup de mal. Il y a tant de moments plus propices pour exercer votre autorité.

M. H. van Muyden.

Tous nos journaux ont donné d'intéressants détails biographiques sur M. H. van Muyden, qui vient de mourir à l'âge de 87 ans. M. H. van Muyden était le père de M. le syndic de Lausanne et d'une nombreuse famille, à laquelle nous présentons l'expression de nos sincères condoléances.

Nous avons eu le plaisir de nous entretenir quelques fois avec ce respectable vieillard, toujours aimable, toujours accueillant. Il jouissait d'une mémoire remarquable et racontait le passé avec un charme tout particulier. Nous avons recueilli dans ses conversations nombre de renseignements qui nous ont été très précieux.

M. H. van Muyden était capitaine lors de la guerre du Sonderbund. Aussi, en 1897, a-t-il assisté avec bonheur au banquet commémoratif des vétérans de cette campagne, banquet où il n'a cessé de manifester une gaieté on ne peut plus franche et communicative.

Après cette petite fête, nous nous sommes permis de lui demander de vouloir bien nous envoyer quelques lignes sur les souvenirs que lui avait laissés sa campagne du Sonderbund. Il accepta avec la meilleure grâce et ne tarda pas à nous envoyer un article assez étendu et qui fut très goûté.

Nous nous faisons un plaisir d'en reproduire ici quelques passages qui seront sans doute relus avec intérêt par tous ceux qui ont connu et apprécié M. H. van Muyden.

« Le 13 novembre, Fribourg fut cerné de tous les côtés. Le but du général Dufour, en concentrant une grande masse de troupes autour de la ville, était de la forcer à capituler pour éviter l'effusion du sang. Notre brigade s'en étant rapprochée, stationna assez longtemps en colonne serrée pendant qu'un parlementaire, M. Aug. de Cerjat, lieutenant de chasseurs à cheval, envoyé par le général, était allé demander la reddition de la ville. Profitant de ce moment, j'allai examiner une redoute construite récemment pour la défense de celle-ci. Le colonel Veillon et son adjudant, qui s'étaient avancés dans la même direction, revinrent au galop et le colonel me cria : « Retirez-vous, le feu va commencer ! »

« Au même instant, un boulet tiré de la redoute passa au dessus de nos têtes ; d'autres boulets suivirent et de petits sifflements de balles se firent entendre. La plupart des boulets passant au-dessus de nos têtes, allaient se perdre dans un bois, derrière nous, où ils brisaient les arbres, dont nous entendions les craquements.

« Après ces premiers coups de feu, une section d'artillerie, commandée par le colonel E. Tissot, alors lieutenant d'artillerie, répondit au feu de la redoute. Je vis des obus éclater tout près de nous ; plusieurs artilleurs furent gravement atteints. Sans un pli de terrain qui nous protégeait, nous aurions été assez exposés. Un soldat de notre bataillon écrivit à ses parents : « Honneur à notre colonel, car pendant que les boulets nous pleuvaient dessus, il nous a abrités derrière un crêt. »

« Notre brigade eut une dizaine de morts et une cinquantaine de blessés. La compagnie Eytel éprouva quelques pertes. J'assistai à son appel du soir ; le sergent-major, éclairé par une lanterne, fit l'appel de ses hommes et l'on répondait de temps en temps : « blessé, manque, mort. »

« La nuit mit fin au combat et ma compagnie fut placée aux extrêmes avant-postes pour la nuit.

« Le 14, au matin, notre bataillon dut partir pour Matran. En traversant un hameau, nous fûmes témoins des premières tristes suites de notre combat. Des chars couverts de paille et contenant des blessés, qui avaient été recueillis dans une grange, étaient prêts à partir pour l'hôpital de Payerne.

« Lorsque la nouvelle de la capitulation de Fribourg nous parvint, nous nous mimes en marche pour entrer en ville, ce qui ne put avoir lieu qu'à la nuit, car des troupes y arrivaient de tous côtés. L'encombrement était considérable.

« Le 15 novembre, une partie des troupes fut dirigée sur Lucerne ; une autre alla occuper les diverses parties du canton. Notre bataillon fut cantonné à Praz-Roman, puis à Ubersdorf et envoyé à Bulle durant le temps des élections au Grand Conseil.

« Ma compagnie fut envoyée de là au couvent de la *Part-Dieu*, où les bons Chartreux, vêtus de longues robes blanches, nous reçurent de leur mieux.

« Une abondante neige couvrait la contrée et ne facilitait guère les manœuvres militaires, aussi je me bornai à faire avec mes soldats quelques promenades pour les occuper. Malgré un froid rigoureux, ces promenades avaient leur agrément ; la Gruyère était fort belle avec sa parure d'hiver, le brouillard en se congelant s'était attaché aux arbres et leur donnait l'apparence d'une riche broderie de dentelles.

« Notre dernier cantonnement fut Fribourg. Nous avons été bien reçus partout, les Fribourgeois ont supporté avec patience les lourdes charges qui leur étaient imposées. En présentant mon billet de logement au recteur Corminbœuf, chanoine de St-Nicolas, il me dit avec un accent de cordialité : « Monsieur, veuillez regarder ma maison comme la vôtre et prendre tous vos repas chez moi ; j'ai été amoné de régiment et j'ai apprécié l'avantage d'être bien traité. »

Le Menuet du Bœuf.

Le célèbre compositeur Haydn avait une femme acariâtre et avare qui ne le rendait pas heureux ; autant il était calme et de commerce agréable, autant sa moitié était rageuse et d'humeur difficile. Pour le motif le plus futile, elle se mettait en colère et lui faisait des scènes interminables. Il s'était marié très jeune et un peu à la légère, le bon Haydn, s'étant amouraché de bonne heure d'une jolie fille aussi pauvre que lui. Dans les débuts, le ménage avait connu les privations ; peu à peu, le talent d'Haydn s'était affermi, le succès avait couronné ses efforts, la célébrité était arrivée, célébrité qui venait d'être consacrée à Paris, où le compositeur allemand avait remporté un triomphe sans précédent ; ses œuvres étaient entre toutes les mains ; sa situation avait changé, l'aisance avait succédé à la gêne, mais le caractère de sa femme ne s'était pas modifié ; elle était plus intéressée que jamais et toujours aussi revêche.

Haydn souffrait en silence et cherchait l'oubli dans le travail, trop heureux quand son irascible compagne ne venait pas l'importuner par quelque dispute oiseuse.

Un matin, pendant qu'il se livrait à la composition, on frappa à sa porte ; sa domestique introduisit un gros homme à face réjouie, à l'air vulgaire, qui, après avoir salué, s'assit sans façon dans un fauteuil.

« Que me voulez-vous ? demanda doucement Haydn, surpris.

— Excusez-moi si je vous dérange, dit le visiteur ; vous êtes bien Monsieur Haydn ?

— Oui, mon ami.

— Le célèbre compositeur dont toute l'Allemagne s'honore et que l'Autriche est fière de posséder dans sa capitale.

Haydn voulut protester ; le gros homme l'interrompit ?

— Je connais votre mérite, dit-il.

— Vous êtes sans doute musicien ? demanda Haydn.

— Je ne connais rien à la musique, je suis marchand de bœufs.

— Que désirez-vous ? interrogea de nouveau Haydn.

— Vous faire une proposition : je marie ma fille dans huit jours ; vos menuets sont renommés dans le monde entier ; j'ai promis à mon enfant que, le jour de son mariage, on danserait aux sons d'un menuet composé exprès pour moi par l'illustre Haydn.

Je paierai ce qu'il faudra.

Il tira de sa poche une bourse pleine de pièces d'or qu'il posa sur la cheminée.

— Mais, mon ami, observa Haydn.

— Je sais que vous allez me répondre que vous ne travaillez que pour les souverains et les hauts personnages de la cour ; je ne suis pas noble, mais je suis riche ; j'ai mon orgueil aussi, moi, je veux offrir cette fantaisie royale à ma fille comme cadeau de noces.

Vous fixerez le prix.

— Les menuets que je compose, dit Haydn, ne sauraient faire danser ; il sont conçus dans un genre qui ne vous plairait pas beaucoup.

— Erreur : ils ne m'intéresseront pas, moi, c'est possible, mais mon futur gendre est un connaisseur, il joue de la clarinette et est très amateur de musique ; ma fille joue du clavecin d'une façon remarquable à ce qu'assurent ses maîtres ; votre œuvre tombera dans des oreilles capables de l'apprécier.

Le premier professeur de ma fille nous parlait souvent de vous, le père Goëllmann.

— Le père Goëllmann, dites-vous ? s'écria Haydn.

— Lui-même ; aussi vrai que je m'appelle Wilhelm Kruder.

— C'est mon ancien maître, reprit Haydn avec émotion : il m'a inculqué les premières notions de la musique, je ne l'oublierai jamais.

— Alors, vous consentez ?

Haydn, touché par la bonhomie du marchand de bœufs, promit de contenter son désir :

— C'est en souvenir de mon vieux professeur, lui dit-il.

Le marchand se confondit en remerciements et se retira, enchanté.

Quand il fut parti, Haydn aperçut sur la cheminée la bourse déposée par le bouvier.

Elle était accompagnée de son adresse.

Haydn appela sa domestique et lui commanda de rendre la bourse à son propriétaire.

Sa femme avait tout entendu ; elle entra comme une furie dans le cabinet de travail.

— J'en prends de belles ! s'écria-t-elle.

— Quoi ? chère amie.

— Avez-vous perdu la raison ?

— Moi ?

— On vous fait une commande et vous retournez l'argent ; n'est-ce pas l'acte d'un fou ?

— Mais, ma chère amie.

— Refuser le salaire de votre travail !

— Laisse-moi t'expliquer.

— Est-ce vrai ?

— S'il me plaît d'obliger ce brave homme.

— Vous ne le connaissez pas ; vous ne l'avez jamais vu.

— Sa fille a eu pour maître mon premier professeur.

— En voilà une raison ! Et lui, que fait-il ?

— Il est bouvier.

— Un bouvier ! Allez donc lui demander de vous donner un bœuf sans argent ; vous verrez comment il vous recevra.

— Ce n'est pas la même chose.

— Vous ne changerez jamais avec votre sottise générosité ; vous nous ruinerez, nous mourrons sur la paille.

Pour avoir la paix, Haydn s'enferma dans son cabinet de travail et se mit à composer le menuet qu'il avait promis de livrer.

Le lendemain, il l'envoya au bonhomme Kruder